NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

60 N° 5 1933

Un programme de lectures patristiques (2)

Joseph DE GHELLINCK

p. 414 - 447

https://www.nrt.be/it/articoli/un-programme-de-lectures-patristiques-2-3463

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Un programme de lectures patristiques

(Suite)

GROUPEMENT PAR MATIÈRES DOGMATIQUES

Les pages précédentes ont esquissé un programme de lectures patristiques, qui aide à suivre les grandes lignes de la pensée chrétienne, à travers les sept ou huit premiers siècles. Ce premier contact effectué avec les auteurs ecclésiastiques, il sera aisé de placer dans ce cadre général l'étude des principales doctrines et de refaire la marche de leur élaboration d'un siècle à l'autre dans ses étapes successives. C'est la seconde manière de s'orienter dans le vaste domaine patristique, comme on l'a dit plus haut, ou le second but qui peut présider à la lecture, lui assurer son intérêt, son stimulant et son profit.

Introduction et bibliographie

Une ou deux remarques s'imposent encore une fois pour commencer. Ce groupement des traités sur une même matière par ordre de succession chronologique n'est pas envisagé dans ces pages comme une histoire des dogmes. Condition préalable à toute présentation historique de nos dogmes, ce groupement peut finalement amener le lecteur à aborder l'histoire des dogmes. Mais il ne s'agit pas en ce moment de faire œuvre de spécialiste; il s'agit seulement, par la lecture même des pièces originales réparties d'après les grandes lignes de ce développement, de prendre connaissance de la manière dont les principaux écrivains de l'antiquité ont présenté nos dogmes à l'esprit et à la piété de leurs contemporains : lecture souverainement instructive et bienfaisante tout à la fois, car l'élément religieux ne cesse pas de s'y entremêler aux parties plus techniques de l'exposé. S'il s'agissait de lectures destinées directement à l'histoire des dogmes, il faudrait y faire intervenir une documentation beaucoup plus minutieuse, interroger toutes les sources de renseignements littéraires et autres, tenir compte de toutes les influences subies ou exercées; mais tel n'est pas l'objet des pages qui vont suivre,

quoiqu'elles puissent y servir de préparation éloignée, notamment durant l'étude de la théologie.

Le groupement des œuvres patristiques d'après les cadres actuels de la théologie a déjà été tenté plusieurs fois; mais l'expérience montre qu'il est vain de vouloir pousser trop loin ces classements. Ce serait même tronquer la vérité historique que de vouloir introduire dans chacune de nos divisions et sous-divisions actuelles les traités qu'ont écrits les Pères dans des circonstances et sous l'empire de préoccupations totalement éloignées ou différentes de celles qui nous entourent aujourd'hui. Il faut évidemment respecter ces traits : l'ordre même des matières, la combinaison hiérarchisée des divers éléments, la proportion et l'importance relative de chacun, le genre de l'argumentation, etc., ont été commandés par des considérations qu'il nous est parfois difficile de reconstituer aujourd'hui, parfois même d'apprécier à leur juste valeur, mais qui certainement ne sont pas celles du XIX^e^ ou du XX^e^ siècle; la seule différence des adversaires que les Pères avaient en vue suffit bien souvent à expliquer en gros les raisons de cet écart.

Le lecteur trouvera une première orientation, assez sommaire encore, à la fin du *Compendium theologiae dogmaticae* (1) de P. Hurter; à partir de la huitième édition, l'auteur mentionne pour chacun des grands traités théologiques une demi-douzaine des principales œuvres patristiques consacrées aux mêmes matières et il renvoie le lecteur aux volumes de la série des *Opuscula selecta SS. Patrum* (2), que nous avons citée plus haut (p. 311, n. 2). Mais les œuvres des Grecs ne sont représentées que par la traduction latine; ce qui a l'inconvénient d'endormir l'esprit en lui enlevant jusqu'au souci de la vérification dont on lui soustrait le moyen. Les 54 volumes des deux séries des *Opuscula* présentent un choix riche et en général de bon aloi.

Une autre tentative, qui elle aussi écarte les textes grecs, ma-

(1) H. HURTER, S. I., *Theologiae dogmaticae compendium*, 8^e^ édit., Innsbruck, Wagner, 1893, t. III, p. 686.— (2) H. HURTER, S. I., *Sanctorum Patrum opuscula selecta*, 48 vol., in-16°; 2^e^ série, in-12°, 6 vol., Innsbruck, Wagner, 1870-190

en un sens assez originale, quoique en somme plus curieuse que foncièrement utile, est celle d'Aug. Cigheri (1739-1793), à la fin du XVIII^e siècle, à un moment où la théologie positive, en Italie surtout et en Espagne, reprenait faveur (1). Revenant à l'idée énoncée jadis par le cardinal Thomasius, théatin, Cigheri (préface n. 4, t. I p. 2) se met en devoir de répartir les principaux traités des Pères en trois grandes sections ou parties : *De ecclesiasticis dogmatibus* (tomes I-VIII), *de Sacramentis*, la moins fournie (tomes IX et X), *de theologia morali* (tomes XI-XIII), et dans chacune de ces parties il verse le dossier patristique que nous a légué l'antiquité chrétienne, soit sous la forme d'un traité complet, soit sous la forme d'un chapitre ou d'un livre. C'est ainsi que dans le cinquième traité de la troisième partie (théologie morale), qui traite des obligations de chaque état de vie, nous assistons à une vraie dissection des *Sacra Paralella* de saint Jean Damascène : les obligations des époux, des princes et des sujets, des juges, des médecins, des magistrats, des chefs de maison, des esclaves et serviteurs, etc., s'alignent en une dizaine de chapitres grossis de quelques courts traités de saint Jean Chrysostome, de saint Cyprien ou de saint Augustin sur les devoirs des parents, des vierges, des veuves, etc. Le début, sur la vie chrétienne en général (tome XI, p. 9-135), n'est autre que le *Pédagogue* de Clément d'Alexandrie, tandis que le *Speculum* de saint Augustin (p. 136-257) et les *Scintillae* de Bède (p. 276-366) sont destinés à fournir, l'un les préceptes et les conseils généraux pour la vie chrétienne, l'autre les enseignements sur les vertus et les vices; l'*Enchiridion de fide, spe et caritate* de saint Augustin figure aussi parmi le traité des vertus (p. 392-439), à cause de son titre sans doute.

Les autres volumes, à part les deux sur les sacrements, qui auraient pu être notablement plus fournis, se présentent avec des titres parfois plus sérieux à notre appréciation, à commencer par le premier chapitre de la première partie, sur les dispositions

(1) CIGHERI, ANG., *Sanctae ecclesiae dogmatum et morum ex selectis veterum Patrum operibus veritas demonstrata seu veterum Patrum theologia universa*, 13 vols., Florence, 1791.

[illegible] nous y trouvons les deux discours de saint Grégoire de Naziance sur la théologie et sur la modération dans la discussion (discours 27 et 32 de la série actuelle), recommandés déjà par Thomasius; puis viennent les chapitres sur l'apologétique, où nous rencontrons, avec Tertullien, Cyprien, Origène, Chrysostome, Augustin, mais par Théodoret, les principales œuvres authentiques et pseudépigraphiques des Apologètes grecs du IIe siècle; quelques-unes comme Tatien, Eusèbe et Origène, ne sont représentés (p. 401 et 410) que par l'analyse plus ou moins développée de la *Bibliotheca Sanctorum Patrum* de Tricalet, ce qui se représente encore ailleurs. Les *Loci theologici*, avec ce que l'auteur appelle selon l'expression du temps l'*Apparatus theologicus*, occupent les volumes II, III et IV. Les dogmes de la Trinité, de la Création et de l'Incarnation, assez parcimonieusement partagés, figurent au tome V, p. 278 et 130-233, et, mis à part saint Hilaire, doivent presque tout à saint Jean Damascène. Mais on leur trouve des compléments dans plusieurs des nombreux traités de controverse qui suivent et qui s'étendent dans tout le volume VI et VII, contre les Ariens, les Eunomiens, les Nestoriens, etc., les Monothélites. Puis vient la grâce (t. VII, p. 93), avec les principaux traités augustiniens, qui se continuent au tome suivant et s'accompagnent des écrits de son école contre les semi-pélagiens. Le culte, les reliques, les images, avec quelques extraits et sermons de saint Augustin, de saint Jean de Damas, de saint Jérôme, viennent ensuite (t. VIII, p. 133), pour finir avec le *De novissimis*, uniquement composés du *De cura gerenda pro mortuis* de saint Augustin et de quelques extraits du *De Civitate Dei* (p. 463-615). L'auteur n'a pas été fidèle non plus à son plan primitif (t. I, p. 5), qui annonçait pour la fin de chacune de ses trois parties, dogmatique, sacramentaire, ou morale, un substantiel relevé, systématiquement ordonné, des idées patristiques.

Utile par sa conception générale et par l'indication d'un certain nombre de pièces qui auraient pu échapper à l'attention, l'œuvre de Cigheri n'a pu réaliser pleinement l'idée du cardinal Thomasius, qu'il s'était promis de mener à bon terme. Il l'a

aussi trop minutieusement interprétée et dépecée, et ne semble pas s'être rendu compte qu'elle était vouée à un échec partiel, du seul fait de l'écart qui séparait son siècle de ceux de l'antiquité chrétienne. Beaucoup plus succinct, mais beaucoup plus sage dans sa sobriété même, était l'*Indiculus institutionum theologicarum veterum Patrum* du cardinal Thomasius (1), auquel Cigheri doit du reste plusieurs de ses meilleures pièces; les œuvres patristiques qui entrent dans son plan ont presque toutes été déjà mentionnées dans notre précédent article, les autres seront utilisées dans le tracé du programme qui concerne le deuxième but assigné à ces lectures patristiques.

Les relevés que donne la Patrologie de Migne (2) dans les quatre volumes de ses tables latines, contiennent aussi un tableau systématique des traités des Pères rangés par matières. Il y a évidemment avantage à s'en servir; mais l'abondance des écrits et la multiplicité des sous-divisions donnent toujours l' « embarras du choix ». On peut en dire autant des bonnes tables, succinctes mais judicieuses, de la Patrologie grecque par le P. Cavallera (3) et celles que publie en ce moment la maison Geuthner (4) présentent les mêmes réels services et le même embarras du choix. Les pages qui suivent aideront, croyons-nous, le lecteur dans son choix pour régler ses lectures patristiques d'après les grandes sections de la dogmatique et lui fourniront ainsi le moyen de suivre de stade en stade une doctrine déterminée.

Écrits sur la tradition

Pour commencer par celle de la tradition, qui entre du reste dans tous les traités, l'antiquité nous a légué trois ou quatre œuvres spéciales que connaît tout théologien et qui présente, chacune avec des traits particuliers, une même physionomie

(1) Jos. Maria Thomasius, *Institutiones theologicae antiquorum patrum*, 4 vols., Florence, 1769, t. I, p. I-XIII. — (2) *Indices generales simul et speciales*, PL, CCXVIII-CCXXI; voir l'*Index patristico-theologicus*, t. CCXVIII, 1185-1276, beaucoup plus pratique que la *Series indicum quarta-decima nona*, dans les t. CCXIX et CCXX, qui est beaucoup trop développée pour le but poursuivi ici. — (3) F. Cavallera, *Patrologiae cursus completus* accurante J.-P. Migne. Series Graeca. *Indices*, Paris, Garnier, 1912, *Index methodicus*, p. 118-143. — (4) Th. Hopfner, *Patrologiae... graecae Index locupletissimus*, Paris, 1931 et

d'ensemble (1). Un peu partout dans son œuvre, mais surtout au III[e] livre de son *Contra haereses*, saint Irénée développe le principe de la tradition et l'appuie sur la succession apostolique Tertullien suit une voie analogue, mais se fait surtout de ce principe une arme juridique pour « prescrire » contre les hérétiques, tandis qu'au début de son histoire et à la fin de chacune de ses grandes divisions, Eusèbe de Césarée insiste sur la filière historique qui relie les pasteurs de son époque, par l'intermédiaire de quelques générations seulement, à l'âge des Apôtres et du Christ. La lecture de ces passages, comparés au livre III d'Irénée et au *De praescriptione haereticorum* de Tertullien, sera réellement instructive; mais dans cette dernière œuvre, on pourra laisser de côté les chapitres sur les 32 hérésies (chap. 46-53), qui sont d'une main postérieure, peut-être d'Hippolyte ou de Victorin de Pettau.

A Irénée, Tertullien et Eusèbe, il faudra joindre la lecture d'un petit livre, d'un latin agréable et d'expression classique dans ses élégantes réminiscences, qui a joui, sinon durant le moyen âge dont nous n'avons hérité que quatre copies, au moins à l'époque de la controverse antiprotestante et aux jours du concile du Vatican, d'une extraordinaire célébrité : c'est le *Commonitorium* de Vincent de Lérins (2) avec le fameux principe : « *quod ubique quod semper... quod ab omnibus... vere proprieque catholicum* ». Ce qui piquera davantage encore la curiosité du lecteur, c'est que l'auteur faisait d'un principe très exact, mais trop lapidairement libellé, une application erronée. Car l'unanimité commence à se faire aujourd'hui pour admettre l'explication émise déjà par le cardinal Noris, il y a deux siècles : Vincent, engagé dans les attaches semi-pélagiennes des solitaires de Lérins et de la Côte d'Azur, dirigeait, sans le dire, son livre prudent et circonspect, contre les développements pris par la doctrine augustinienne de la prédestination.

suiv. L'*Indiculus methodicus*, est annoncé, mais l'*Indiculus auctorum* n'en est encore qu'au tome LXXXIX.

(1) Pour les ouvrages d'Irénée, Tertullien, Eusèbe, voir plus haut. p. 315, 319 et 320. — (2) Dans PL, LIII, 637-686, et dans P. DE LABRIOLLE et F. BRUNETIÈRE, saint Vincent de Lérins, 2[e] éd., *Pensée chrétienne*, Paris, Bloud, 1906.

Les autres traités de théologie fondamentale, auxquels on peut passer ensuite, obéissent évidemment à des préoccupations qui varient selon les conditions du milieu où ils se font jour : l'attaque commande la défense, a-t-on dit, l'apologétique chrétienne le montre par son histoire. Plus haut, on a déjà signalé les principaux apologistes anténicéens (1) qui valent la peine d'être lus, plutôt pour la connaissance du christianisme antique que pour leur utilité directe immédiate : qu'il suffise de les rappeler ici, Aristide, saint Justin, Tatien, Athénagore, la lettre à Diognète, en leur ajoutant Quadratus dont Eusèbe (H. E. IV, 3) nous a conservé un fragment, avec quelques anonymes qui se sont maintenus longtemps dans l'orbite de saint Justin, et Théophile d'Antioche (2); celui-ci, plus diffus, a cependant quelques passages intéressants, entre autres sur la vie sainte des chrétiens (III, 15), comme Athénagore (n. 31-33) et la lettre à Diognète. Le même genre d'arguments, contre les fables mythologiques, empruntés au rationalisme payen directement ou par l'intermédiaire juif, se continue des uns aux autres; il se renforce souvent de l'argument d'ancienneté des livres saints sur la sagesse antique, à l'aide d'une chronologie comparée un peu osée, qui aura long succès, même encore chez saint Augustin.

Avec Clément d'Alexandrie, avec Origène surtout dont le *Contra Celsum* est digne de son pénétrant adversaire, avec Tertullien, le publiciste fougueux, avec Arnobe et Lactance, dont il a déjà été fait mention plus haut (3), il faut lire l'*Octavius* de Minucius Félix (4) : délicieuse conversation entre trois amis, qu'une petite statue de Sérapis, saluée par l'un d'eux, à la porte d'Ostie (porte Saint-Paul aujourd'hui), amène à un échange de vues philosophico-religieuses extraordinairement intéressantes; même s'il est postérieur à Tertullien, comme le voulait saint

(1) Voir plus haut, p. 314-315. — (2) PG, VI, 227-326 et 1023-1175. — (3) Voir plus haut p. 317-318 et 319-320. — (4) PL, III, 231-360.

Jérôme, et contemporain de Cyprien comme l'insinuent certaines dépendances textuelles, le dialogue ne perd rien de son attrait et redit dans une langue de choix les perplexités d'une âme qui cherche la lumière.

Après les Anténicéens, au premier plan des apologistes du IVe siècle, il faut placer saint Athanase dont le *Contra Gentes* avec le *De Incarnatione Verbi* méritent toujours lecture (1); on y voit percer le grand argument religieux qui fera la force d'Athanase dans son opposition anti-arienne; quelques doutes peu justifiés n'ont pas ébranlé l'authenticité du morceau, mais une révision critique du texte serait très nécessaire. Très utiles par leur documentation profane et sacrée, mais longues et diffuses, les deux œuvres d'Eusèbe (2), *Praeparatio evangelica* et *Demonstratio evangelica*, dont la seconde ne nous est parvenue que pour une moitié, se prêtent mal à une simple lecture, mais invitent le spécialiste à la consultation et à l'étude de l'énorme information qu'elles contiennent. Longue aussi, encore qu'incomplète dans les dix livres et nombreux fragments qui nous en restent, l'œuvre de Cyrille d'Alexandrie, le *Contra Iulianum* (3), offre vaste matière à l'étude plutôt qu'attrait de lecture. Par contre, l'apologie de Théodoret, *Graecorum affectionum curatio* (4), la dernière en date (vers 429-437) des apologies provoquées par l'antiquité grecque, *the last not the least*, se recommande par son contenu, qui donne la réponse chrétienne aux principaux problèmes philosophiques et théologiques posés par l'hellénisme payen. Elle avait été précédée, à quelque vingt-cinq années près, par les cinq livres de Macarius Magnès (de Magnésie en Carie ou en Lydie), qui méritent attention; le titre énigmatique, *Monogenès sive apocriticus*, couvre un dialogue entre un philosophe et un chrétien qui lui réplique (*Apocriticus*). L'ouvrage, pas complètement reconstitué, doit un intérêt spécial aux longs emprunts d'objections, qu'il fait sans doute à Porphyre, le néoplatonicien, ami et éditeur de Plotin, contre lequel avaient aussi écrit Eusèbe

(1) PG, XXV, 3-96 et 95-198. — (2) PG, XXI et XXII, 9-794. — (3) PG, LXXVI, 503-1064. — (4) PG, LXXXIII, 783-1152.

de Césarée et Apollinaire de Laodicée; mais attaque et réponses avaient totalement disparu. Il n'existe de l'*Apocriticus*, avec l'édition du texte grec, qu'une traduction anglaise (1).

Dans le *De vera religione* de saint Augustin, on serait porté, grâce à son titre, à voir l'ancêtre de nos traités actuels de théologie fondamentale; en réalité, c'est un des nombreux écrits de saint Augustin contre le manichéisme. Par contre, malgré le point de vue particulier auquel se place cette défense du christianisme, qui répond aux objections en faveur de leurs dieux délaissés fournies aux payens par la prise de Rome sous Alaric en 410, le *De Civitate Dei* contient nombre de choses utiles. D'une lente élaboration, fruit d'un long travail de treize années, dont l'auteur se complaît à rappeler les grandes lignes dans ses *Rétractations* (II, 43), le *De Civitate Dei* est une lecture de longue haleine (2), dont l'idée d'ensemble est imposante, mais dont certaines parties sont inégalement rémunératrices : d'abord, apologie du christianisme contre le paganisme dans ses 10 premiers livres, puis, dans ses 12 derniers livres, espèce de philosophie de l'histoire, qui oppose la *civitas terrena* à la *civitas Dei*, qui est l'Église. Aujourd'hui encore le catholicisme s'en inspire; mais ce n'est nullement notre *De Ecclesia* actuel.

L'antiquité chrétienne n'a pas de traité d'ensemble strictement consacré à l'Église et au Siège de Rome, mais elle en fournit quelques matériaux disséminés chez divers auteurs : saint Ignace d'Antioche et surtout saint Irénée, Clément d'Alexandrie et Origène, Athanase, Ambroise, avec les autres champions antiariens, avec saint Jérôme, dont les œuvres sont remplies de son amour pour l'Église. L'on a déjà mentionné le *De Unitate Ecclesiae* de saint Cyprien (3). L'auteur le plus riche en cette matière est évidemment saint Augustin. Ses écrits contiennent la plupart des idées maîtresses qui entrent dans la conception catholique de l'Église; la controverse donatiste lui donna l'occa-

(1) Édit. BLONDEL, Paris, 1876; trad. angl. T. W. CRAFER, Londres, 1920. — (2) PL, XLI, 13-804. — (3) Voir plus haut, p. 319; PL, IV, 493-520 et HURTER, t. I, p. 67.

sion de les développer et de les pousser avec beaucoup plus de netteté encore que son prédécesseur de Numidie (1), Optat de Milève, *Contra Parmenianum Donatistam;* son *De baptismo contra Donatistas libri septem* est spécialement riche, ainsi que quelques chapitres de ses *Tractatus in Epistolam S. Iohannis* (2). Un de ses disciples, plutôt que le maître lui-même, semble-t-il, malgré l'avis de son éditeur viennois, a même extrait des œuvres d'Augustin toute la doctrine antidonatiste de l'Église, dans une espèce d'encyclique qui vaut la peine d'être lue : *Ad catholicos epistola contra Donatistas*, sive de *Unitate ecclesiae liber unus* (3). On pourrait achever cette revue des premiers théologiens de l'Église et de son chef, par quelques sermons, homélies, ou lettres de saint Léon et de saint Grégoire sur les prérogatives du Siège romain, auxquels on pourrait ajouter un écrit assez tardif, de l'année 503, le *Libellus apologeticus adversus eos qui contra synodum scribere praesumpserunt* d'Ennodius de Pavie (4).

Dogme trinitaire

Après la théologie fondamentale, le dogme qui attirera principalement l'attention est évidemment celui de la sainte Trinité. L'on aura déjà vu chez les Apologètes grecs, chez saint Justin et surtout chez Athénagore, quelques courts exposés d'ensemble qui méritent estime. Pour la période antérieure au concile de Nicée, il faut y joindre du moins l'*Adversus Praxeam* de Tertullien (5), qui « pénètre jusqu'au péristyle du temple de Nicée, comme disait Kuhn, et d'une main encore mal assurée en entr'ouvre la porte d'airain, mais sans pénétrer plus loin »; on y ajoutera le chapitre de l'*Apologeticus*, qui vient d'être mentionné. Le lecteur prendra goût à suivre l'écrivain dans l'élaboration d'énoncés qui font attendre, à la fin de chaque

(1) PL, XI, 883-1104 et XLIII, 107-244. — (2) Tract. I, 12-13, II, 2-3 X, 1 et 8-10, dans PL, XXXV, 1986-2062. — (3) PL, XLIII, 391-446, CSEL LII, 231, et HURTER, t. XXVII, p. 128. — (4) Sermons, 3, 4, 5, 82,83 et 84 avec la lettre 65, 2, dans PL, LIV, 143, 156, 421-436 et 881, HURTER, t. XIV p. 4 et 33; homélie 4 et lettres (*Registr.*, V, 54 et XIII, 37) dans PL, LXXVI 1089, LXXVII, 785 et 1287; PL, LXIII, 183-207. — (5) PL, II, 153-196.

phrase à peu près, l'expression définitive d'un esprit devenu enfin maître de sa pensée. Le *De Trinitate* de Novatien, plus imbu de rhétorique surtout dans sa seconde partie, suscitera des réflexions analogues. Avec le *De principiis* d'Origène, dont il faudra lire le premier livre avec la préface de toute l'œuvre, on aura de quoi se faire une idée de l'apport de l'Occident latin et des caractéristiques du génie alexandrin, dans l'exposé du plus sublime de nos dogmes (1).

Au lendemain du concile de Nicée, les écrits abondent sur cette matière, au point qu'il serait difficile de tout lire. Quelques traités au moins s'imposent à l'attention. Dans les écrits du grand saint Athanase, le « Père de l'Orthodoxie », le lutteur « au cœur royal » comme l'appelait Newman, indispensables pour l'histoire du dogme et pour le récit de ces temps troublés, il est difficile de faire un choix, tant tout se tient dans sa conception dogmatique et dans sa controverse antiarienne. Pour donner une caractéristique d'ensemble de sa pensée trinitaire, qui unit étroitement la théologie du Verbe à sa conception de la rédemption, les trois écrits les plus rémunérateurs seraient d'abord son œuvre principale, les *Discours contre les Ariens*, au moins le premier et le troisième; le quatrième n'est pas de lui et le second est presque tout entier consacré à la discussion du texte des *Proverbes*, VIII, 22. La *Lettre aux Moines*, dite aussi l'*Histoire des Ariens*, et la *Lettre Synodale* ou le *Tome aux Antiochiens* après le concile d'Alexandrie, le concile des « confesseurs » de 362, avec celle *Sur la foi* à l'empereur Jovien, seraient à lire ensuite (2). Mais, quand il s'agit d'un homme comme Athanase, on regrette de devoir se limiter les lectures. Des *Lettres* à Sérapion il sera question tout de suite.

A Athanase fera suite saint Hilaire : de part et d'autre mêmes adversaires, même foi surtout, même élévation de pensée religieuse dans la défense du mystère, même bienveillance tout

(1) Voir plus haut, p. 317, n. 3; pour Novatien, PL, III, 885-952. — (2) PG, XXVI, 11-468; XXV, 691-796; XXVI, 795-810, 813-820; CAVALLERA, *Saint Athanase*, dans la *Pensée Chrétienne*, 1908, et *Bibliothek der Kirchenväter*, t. XIII.

apostolique pour les âmes de bonne foi. Saint Hilaire a un
langue souvent déconcertante pour le lecteur moderne et l
programme de Jérôme (Lettre 107), qui lui en conseille la lectur
« inoffenso pede », fait honneur a la fille de Laeta. Si l
De Trinitate a pris modèle sur Quintilien, ce qui est établi aujour
d'hui, le maniement de concepts nouveaux à l'aide d'u
vocabulaire qui ne parvient que péniblement à les rendre, et le
emprunts à la pensée des Grecs, que saint Jérôme a l'audace d
qualifier de « fleurs », ne contribuent pas à faciliter la lecture
Mais, pour peu qu'on parvienne à pénétrer dans la moelle de s
phrase et de ses locutions, on sera frappé de la profondeur de s
pensée et de la religieuse noblesse de son âme. Au *De Trinitate*
principale œuvre de saint Hilaire, qui en donne tout le plan à l
fin de son premier livre, on réunira le *De Synodis seu de Fid
Orientalium* (1). Les autres parties de son œuvre, essentiellemen
polémiques, sont indispensables pour l'histoire doctrinale d
IVe siècle, et pour juger du rôle d'Hilaire, mais peuvent êtr
omises dans le programme que nous traçons ici.

A saint Hilaire, que ses années d'exil en Bithynie placent
mi-chemin entre l'Occident et l'Orient, devrait être join
saint Ambroise (2). Son *De fide ad Gratianum*, son *De Incarnationi
Sacramento* et son *De Spiritu Sancto* n'en font pas l'égal d
saint Hilaire; grécisant lui aussi, mais moins personnel, géni
pratique et homme d'action, il s'aide beaucoup des écrits grecs
Origène, Basile, Grégoire, Didyme, même des plus récents, e
lutte avec succès pour le renouveau orthodoxe du dernier tier
du IVe siècle. A ces champions antiariens, il faudra associer deu
autres occidentaux, de valeur inégale, mais dont la lecture a sor
utilité (3) : Phébade d'Agen, le moins original, dont le *Contra
Arianos* montrera la survivance du *Contra Praxeam* de Tertullien
et des formules de saint Hilaire, et Grégoire d'Élvire, personnalité
de marque, dont le *De fide*, longtemps attribué à Phébade, est une

(1) PL, X, 25-472 et 479-546; HURTER, 2e série, t. IV, 1887. — (2) PL,
XIII, 527-698, 817-846, 703-816. — (3) PL, XX, 13-20 (PHÉBADE), 31-50
(GRÉGOIRE).

forte défense de la consubstantialité, à laquelle en appelle même saint Augustin (*Lettre* 148, 10).

L'Orient grec, berceau de l'arianisme, connut aussi un plus grand nombre de polémistes antiariens. L'œuvre d'Athanase est continuée par les trois grands Cappadociens, par Amphiloque d'Iconium et son groupe, par Épiphane de Salamine, par Didyme l'Aveugle, par Apollinaire de Laodicée, un des plus stricts champions pronicéens, dont la défection, par l'hérésie christologique appelée de son nom, fut péniblement ressentie chez ses anciens compagnons d'armes. Il faut y joindre encore un certain nombre d'auteurs anonymes ou de pièces pseudépigraphiques, non dépourvues d'intérêt et qui grossissent indûment dans les éditions l'héritage littéraire de la plupart de ces écrivains. Il serait évidemment impossible et pas toujours utile de tout lire. Parmi les Cappadociens, Basile s'impose avec son *De Spiritu Sancto,* avec la partie de son dossier épistolaire, — si loué par Libanius, — qui aborde le problème trinitaire (1) et, notamment, la question des relations de nature et de personne, avec une ou deux homélies contre les Sabelliens ou contre l'accusation de trithéisme.

Chez Grégoire de Naziance, dont le savoir théologique et la parole avaient en quelques semaines retourné de fond en comble la situation religieuse à Constantinople, évidemment on devra lire les cinq oraisons théologiques : lecture à faire en grec pour se rendre compte de la netteté de l'expression, écho fidèle d'une pensée claire, sans négliger toutefois les autres qui traitent de la Trinité, entre autres l'oraison XX et XXXII, XXXIII, XXXV; on y ajoutera la lettre à Clédonius (2). Quant à Grégoire de Nysse, celui qui veut voir la manière dont le rapport entre la nature et la personne était nettement abordé, mais laborieusement élucidé, pourra lire les petits opuscules du frère de saint Basile, de celui que le chef des Cappadociens traitait un peu comme un Benjamin sans expérience, bien que l'affection fraternelle ait porté ensuite

(1) Surtout les lettres 38, 125, 214, 233-236, 258, dans PG, XXXII, 67-218 (*De Spiritu Sancto*) et 525, 545, 785, 863-886, 947 (*Lettres*). — (2) PG, XXXVI, 11-192, 173-212, 213-242, 257-262, XXXIV, 1065-1082, et XXXVII, 193-202.

celui-ci à écrire pour la défense de Basile son gros ouvrage en douze livres contre Eunomius. Les opuscules et les sermons sont plus abordables (1) : le *Ad Ablabium quod non sint tres Dii*, le *De notionibus communibus adversus Graecos*, *Ad Eustathium de S. Trinitate*, celui-ci absent dans Migne, *Ad Simplicium de fide, seu de Patre et Filio et Spiritu sancto*, l'*Oratio de deitate Filii et Spiritus sancti* et le *In suam ordinationem*. On y ajoutera le *Sermo de Spiritu sancto adversus Pneumatochos Macedonianos*, et la pièce presque sûrement pseudépigraphique, le *Sermo adversus Arium et Sabellium* (2), qui a l'avantage, comme le sermon à peu près du même titre de saint Basile, *Sermo contra Sabellianos et Arium et Anomoeos* et celui *Adversus eos qui per calumniam dicunt dici a nobis tres deos* (3), reconnu comme authentique, de montrer à quels adversaires et à quelles difficultés avaient à faire ceux qu'on a trop souvent appelés les « Néo-Nicéens », dans un sens débordant de la chronologie pour devenir une appréciation dogmatique. L'oraison funèbre de saint Athanase et de saint Basile par saint Grégoire de Naziance (4) sera fort instructive aussi à cet égard. Un pseudépigraphe de saint Athanase, (5) peut-être dû à Didyme l'Aveugle, le premier *Dialogus adversus Macedonianos*, permettra aussi d'assister de plus près à l'élaboration de la doctrine des relations trinitaires et de son expression.

Saint Cyrille d'Alexandrie (6), trop peu étudié au point de vue trinitaire, a de belles pages sur ce dogme; mais il faut souvent les extraire de longues œuvres qui ne sont étreintes ni dans un plan concis ni dans un style agréable.

Ce tableau, toujours bien sommaire, des ouvrages patristiques consacrés au dogme trinitaire, ne serait pas complet s'il ne s'augmentait encore de deux ou trois traits. La théologie du

(1) PG, XLV, 115-136, 175-186; OEHLER, *Bibliothek der Kirchenväter*, t. I, 2, Leipzig, 1858, p. 164; PG, XLV, 135-146, XLVI, 553 et 543. — (2) PG, XLV, 1301-1334 et 1282-1302. — (3) PG, XXXI, 599-618 et 1488-1514. — (4) *Orat.* 21 et 43, dans PG, XXXV, 1081-1128 et XXXVI, 493-606. — (5) PG, XXVIII, 1291-1330. — (6) *Liber thesaurorum*, et *De sancta et consubstantiali Trinitate*, dans PG, LXXV, 9-656 et 657-1124; l'œuvre suivante dans Migne, 1147-1190, ***De sancta et vivificante Trinitate*, est apocryphe; voir plus** loin Théodoret, p. 432, n. 7.

Saint-Esprit, déjà indiquée plusieurs fois ci-dessus, appelle évidemment la mention d'une œuvre qui en a, dès le début de la controverse, fixé les principales lignes. Dans ses *Lettres à Sérapion* de Thmuis (1), déjà entre 356 et 362, saint Athanase avait énoncé toute la doctrine : ses successeurs n'auront plus qu'à le suivre. On pourra le comparer aux *Catéchèses* XVI et XVII de saint Cyrille de Jérusalem (2), antérieures au grand conflit pneumatomaque et qui insistent beaucoup, comme tous les contemporains, sur l'action sanctifiante du Saint-Esprit ; puis, on continuera avec les ouvrages déjà cités plus haut, de Grégoire de Naziance (5e discours théologique), de saint Basile, dont les lettres seules emploient l'appellation de θεός, de saint Ambroise, de saint Épiphane, auxquels on ajoutera le *De Spiritu sancto* de Didyme l'Aveugle (3). On verra dans ces ouvrages s'annoncer la définition du concile de Constantinople par l'accent désormais placé sur l'identité de majesté et de culte dû au Saint-Esprit, corollaire de sa divinité consubstantielle, et la trace de cet héritage grec, direct ou indirect, est peut-être encore visible dans notre préface trinitaire actuelle et dans plus d'un document conciliaire ou liturgique de l'Espagne wisigothique et mozarabe. On complètera cette revue de la doctrine patristique sur le Saint-Esprit par quelques chapitres du *De Trinitate* (livres, IV, V et XV) de saint Augustin qui vont revenir tantôt, et qu'on fera suivre de son *Tractatus XCIX in Iohannem*, ainsi que du *De Spiritu sancto* de Fauste de Riez ou de Paschase de Rome (4). On terminera, après le petit opuscule, qui demanderait étude critique, de saint Maxime le Confesseur, *Epistola ad Maximum Cypri Presbyterum* (5), par quelques pages du *De fide orthodoxa* (I, 7, 8 et 12) de saint Jean Damascène et par les conciles de Tolède, qui ont très tôt la procession *ab utroque* et dont il va être question explicitement un peu plus loin.

Par contre, si le rôle de saint Athanase est prépondérant pour l'homoousie du Verbe et l'esquisse de la doctrine du Saint-Esprit, la conception trinitaire dans son ensemble et la terminologie

(1) PG, XXVI, 529-676. — (2) PG, XXXIII, 917-1012. — (3) PG, XXXIX, 269-992. — (4) PL, LXII, 9-40, CSEL, XXI, 99-157. — (5) PG, XCI, 133-138.

ὑποστάσεων, prônée par Apollinaire, Didyme et les Cappadociens et approuvée par saint Épiphane, ainsi que l'étude au moins esquissée des relations entre les personnes ou entre la nature et les personnes, sont surtout l'œuvre de la génération qui suit Athanase et constituent son titre de gloire. Deux lettres de saint Jérôme (1), sur l'emploi du mot hypostase, avec celles de saint Basile rappelées plus haut, montreront rapidement que la chose n'était pas aisée. Un autre document, d'une fascinante fraîcheur d'impression; vaut aussi la peine d'être lu : c'est la répartie d'un simple fidèle, Héraclianus, à son évêque semiarien de Sirmium dans la région du Danube moyen (2), qui montre, mieux encore que la discussion plus savante relatée par saint Jérôme de son désert de Chalcis, combien la foi populaire savait dans un latin vulgaire donner corps à sa croyance et l'opposer victorieusement aux insinuations semiariennes; on pourra y joindre les pages toutes simples (3) de Nicetas de Remesiana (près de Nisch, Serbie actuelle).

Avant de quitter l'Orient, il faudra prendre connaissance de saint Jean Damascène dont le premier livre de la *Traditio orthodoxae fidei* (4) déjà mentionnée pour le Saint-Esprit, expose le dogme trinitaire avec certains revêtements pris au vocabulaire aristotélicien. L'on y verra le progrès qu'ont apporté, dans les concepts et dans leur expression, les longues controverses christologiques qui se produisent dans l'intervalle et dont Léonce de Byzance entre autres avait tâché d'élucider davantage la terminologie. L'on y verra aussi l'idée chère à la théologie grecque dans la conception trinitaire, qui commençait par envisager le Père comme principe ou source, ἀρχή ou πηγή, dans la divinité.

Avec l'Occident latin au v^e^ siècle, la même doctrine trinitaire, substantiellement identique, se complaît depuis saint Augustin à

(1) *Epist.* 15 et 16, PL, XXII, 355-359; HURTER, t. XI, p. 25 et 38. — (2) Dans CASPARI, *Kirchenhistorische Anecdota*, Christiana, 1883, p. 143. — (3) *De ratione fidei*, *De potentia Spiritus Sancti*, édit. BURN, *Nicetas of Remesiana*, Cambridge, 1905, p. 10-18 et 18-38; PL, LII, 847-864. — (4) PG, XCIV, 789-862.

envisager la nature avant les personnes et s'en tient la formule de la procession *ab utroque* (*De Trinitate*, XIV, 17, 29) tandis que les Pères grecs l'énoncent habituellement *a Patre per Filium*. Le *De Trinitate* d'Augustin (1) donne ses traits définitifs à l'exposé trinitaire latin : œuvre considérable, de composition prolongée et remaniée (*Retract.* II, 15), dont la première partie pourrait s'appeler l'exposé du dogme (livres I-VII), la seconde (livres VIII-XV) son interprétation psychologique (âme, connaissance, amour; ou mémoire, intelligence, volonté, livres IX et X; science, foi, sagesse, livres XII-XIV), le tout entremêlé de réflexions et de considérations fascinantes ou subtiles, mais d'une spontanéité qui s'oppose à un classement rigoureux.

La voie était ouverte à la méditation théologique et philosophique du mystère. Fulgence de Ruspe, déjà cité, reproduira saint Augustin. Boèce dira qu'il en fait autant (2); mais, les courtes pages qui suivent cette déclaration, et qu'il faut lire, font entrer la théologie dans un monde nouveau : c'est un exposé beaucoup plus technique et sec ; on pressent déjà les fortes ossatures du XIII^e siècle, qui du reste se réclameront de Boèce. Mais, dans l'intervalle, l'on devra lire dans les conciles de Tolède (en 675, 688 et 693), un exposé trinitaire indépendant semble-t-il de Boèce, mais remarquablement exact et précis, déconcertant au milieu de la barbarie universelle de l'Europe latine, et qui montre jusqu'où l'accoutumance avec les ouvrages d'Augustin, peut-être avec des écrits grecs et vraisemblablement avec ceux de saint Hilaire, a pu affiner les conceptions théologiques de l'Espagne wisigothique, à la veille de la victoire arabe de Xerès (711) qui allait pour longtemps anéantir les promesses contenues dans ces brillants débuts (3).

Incarnation et Rédemption

Les lectures patristiques consacrées au dogme trinitaire ont pris un développement assez considérable, mais qui se justifie par

(1) PL, XLI, 13-804. — (2) FULGENCE, *De fide ad Petrum*, chap. 1-24 et *Liber de Trinitate*, chap. 1-8, dans PL, LXV, 671 et 497; BOÈCE, *Liber de Trinitate*, et *Utrum Pater et Filius, etc.*, dans PL, LXIV, 1247 et 1299. — (3) Nous

l'importance du sujet et par l'abondance des matériaux, comme aussi par la place que font les Pères à d'autres doctrines connexes quand ils parlent de la sainte Trinité. C'est ainsi que très souvent leurs idées sur l'Incarnation et sur la Rédemption seront déjà esquissées dans leurs œuvres trinitaires. Cela nous permettra d'être notablement plus bref, d'autant plus que nous n'avons guère de traité spécial un peu développé sur la Rédemption qu'avec le *Cur Deus homo* de saint Anselme, qui n'est plus de l'époque patristique, et d'autre part les nombreux écrits sur l'Incarnation, avec la discussion des deux natures et de l'unité de personne et tous les corollaires logiques, ou leurs répercussions historiques, comme la Querelle des Trois-Chapitres, sont pour la plupart d'allure tellement polémique ou tellement grossis de dossiers patristiques, qu'on ne pourrait prendre goût à la lecture de chacune de ces pièces.

C'est avec les hérésies nestorienne et monophysite que surgissent surtout les ouvrages relatifs à l'Incarnation. Avant cela il y a eu la controverse apollinariste, à partir de 360 environ, dont un des traits distinctifs, pour le grand malheur de leur adversaires orthodoxes, est la multiplication consciemment voulue par les Apollinaristes des falsifications littéraires et des pseudépigraphes. Pour suivre rapidement toute la filière des écrits relatifs à l'Incarnation, il faudrait prendre, avec les Apologètes déjà nommés, le *De Carne Christi* de Tertullien (1), le *De principiis* (II, 6) d'Origène, avec divers passages de son commentaire sur saint Jean (entre autres I, 28) et l'œuvre apologétique de saint Athanase mentionnée plus haut. De là, en tenant compte des controversistes antiariens déjà décrits précédemment, on passera à Apollinaire : contre sa négation de l'âme humaine dans le Christ on peut lire le traité de saint Grégoire de Nysse, l'*Antirrheticus*, les lettres 202, 101, 102 de saint Grégoire de Naziance (2), louées par les conciles suivants et jadis mises au nombre des discours

tenons à remercier ici les PP. M. Viller et J. de Aldama qui nous ont aidé à préciser quelques sources des conciles tolétains; voir sur ceux-ci MANSI, t. X, 10, 67, 330, et au moins DENZINGER, n. 275-287, et 294-296. — (1) PL, I, 751-792. — (2) PG, XLV, 1123-1270, et XXXVII, 175-202, 330-334.

et l'anonyme contemporain, qui a longtemps circulé sous le nom de saint Athanase, le *De Incarnatione contra Apollinarium* (1). De saint Athanase lui-même on lira au moins la première de ces trois lettres, *Ad Epictetum, ad Adelphium, ad Maximum* (2).

La controverse nestorienne et monophysite présente à lire quelques œuvres de saint Cyrille d'Alexandrie : le *De incarnatione Unigeniti dialogus* est un léger remaniement de son écrit *De recta fide ad Imperatorem* présenté à Théodose II; on pourra se contenter d'un des deux, en y ajoutant les deux autres mémoires, *De recta fide ad Principissas, ad Augustas*, c'est-à-dire aux sœurs et à la femme de l'empereur (3), et le *Contra eos qui rolunt confiteri quod Maria sit Deipara* (4). Celui qui voudrait examiner de plus près le développement du conflit, devrait prendre aussi le *Contra Nestorium*, l'*Apologeticus pro XII capitibus*, l'*Oratio apologetica ad Imperatorem* et les *Scholia de incarnatione Unigeniti*, incomplets malheureusement (5), avec les répliques ou les fragments encore conservés des répliques de Théodoret. Le dialogue au titre original d'*Eranistes* (6) contre le Monophysisme, revanche de Théodoret, écrit en 447, est une des grandes pièces de controverse qui préludent au concile de Chalcédoine; on y joindra, parmi les œuvres de Théodoret, le *De sancta Trinitate et vivificante*, jadis attribuée à saint Cyrille, et l'*Expositio rectae fidei seu de Trinitate*, qui avait primitivement circulé sous le nom de saint Justin, et dont la moitié (chap. 10-18) est consacrée à l'Incarnation (7).

Mais la pièce principale à lire sur la doctrine des deux natures est évidemment le fameux tome du pape saint Léon; on pourra, si l'on veut, la faire précéder du *De incarnatione Domini libri VII*

(1) PG, XXVI, 1093-1166. — (2) PG, XXVI, 1049, 1071 et 1085. — (3) PG, LXXV, 1189-1254, LXXVI, 1133-1200, 1201-1336, et 1335-1420; nouvelle édition de ces écrits par PUSEY, Oxford, 1875 et 1877. — (4) PG, LXXVI, 255-292. — (5) PG, LXXVI, 9-248, 293-312, 315-386, 453-488, et 1065-1132. — (6) PG, LXXXIII, 27-336. — (7) PG, LXXXIV, 65-88, LXXV, 1147-1190, et 1419-1478, et VI, 1207-1240. La plupart de ces pièces de saint Cyrille, de Théodoret et de saint Léon, hormis la dernière, viennent d'être critiquement rééditées par SCHWARTZ dans les *Acta Conciliorum œcumenicorum*.

430-431 à la demande de saint Léon archidiacre de l'église de Rome; Cassien veut voir dans le pélagianisme l'origine du nestorianisme. La comparaison avec le bel écrit de saint Léon, *Ad Flavianum*, est intéressante pour le mode et le contenu de l'exposé. A la lettre à Flavien, appelée habituellement le *Tomus* (*Epist.* 28), et datée de 449, est à joindre la lettre 165 à l'empereur Léon; ce sont les deux plus célèbres, parmi les lettres dogmatiques sur le mystère de l'Incarnation. Les quatre autres (lettres, 59, 124, 129 et 139) et quelques discours de saint Léon, où interviennent l'Incarnation et les deux natures, seront très utiles à lire, comme ceux sur la Nativité, l'Épiphanie, la transfiguration et les mystères de la passion jusqu'à l'ascension (2) : modèles de netteté doctrinale, d'élégance littéraire et de prose harmonieuse, quel que soit le fonctionnaire de la chancellerie romaine, Prosper d'Aquitaine peut-être, qui ait donné sa forme définitive aux lettres pontificales.

Dans les écrits qui se suivent pendant deux siècles, tandis que le conflit christologique continue à se dérouler en Orient et déborde en Occident par la Querelle des Trois-Chapitres, il y aurait beaucoup à recommander aux lecteurs qui voudraient se lancer dans des travaux de spécialistes. Pour les autres, il vaudra mieux se contenter de quelques témoins qui les mèneront à saint Jean Damascène. En effet, avant d'arriver à saint Jean de Damas, la doctrine christologique avait trouvé surtout contre le monothélisme, deux défenseurs, qui font exception dans cette période générale de décadence. L'un est saint Maxime le Confesseur dont on a beaucoup d'écrits, l'autre est Sophrone de Jérusalem que la transmission littéraire a beaucoup moins respecté. On pourra lire la lettre synodale de ce dernier (3) sur les deux volontés dans le Christ. Quant à saint Maxime, l'ami de Sophrone, on trouvera dans quelques courts opuscules, *Ad*

(1) PL, L, 9-272. — (2) *Epist.* 28, 59, 124, 129, 139 et 165, dans PL, LIV, 755, 865 et suiv.; HURTER, t. XXV, p. 165 et 219, t. XXVI, p. 165, 186 et 224; *Sermo* 21, 22, 24, 33, 34, 36, 51, 58, 59, 62, 63, 72 et 74, dans PL, LIV 190, 193 et suiv.; dans HURTER, t. XIV, p. 50 et suiv. Nouvelle édition du *Tomus* par C. Silva-Tarouca dans les *Documenta et Textus*, Rome, Univers. Grégorienne, t. IX, 1933. — (3) PG, LXXXVII, III, 3147-3200.

Maximum (1), et d'autres contre les Monothélites, la substance de sa très saine doctrine, mais aussi les défauts de son style recherché, contourné ou diffus, que lui reprochait déjà un styliste comme Photius. Pour finir, on retournera à saint Jean Damascène, déjà mentionné dans la revue des synthèses doctrinales et des exposés trinitaires dus aux Pères de l'Église. Le IIIe livre de son *De orthodoxa fide* (2), qui s'inspire du reste de saint Maxime, présentera l'aboutissement christologique de l'Orient grec patristique dans la ligne du concile de Chalcédoine. Comme pour les concepts trinitaires, les études de Léonce de Byzance, *Libri tres contra Nestorianos et Eutychianos* (3), lui avaient ouvert la voie et le IIIe livre de Jean de Damas, ou plutôt ce qui sera appelé son IIIe livre dans l'Occident latin à la fin du XIIe siècle, inspirera à son tour les Summistes latins du XIIe siècle, depuis Pierre Lombard. L'œuvre christologique de Boèce, le *Liber de persona et natura contra Eutychen et Nestorium*, marque aussi une étape de la théologie latine, dont il faut prendre connaissance (4).

Mariologie

La Mariologie n'est pas mal représentée chez les Pères à partir du IVe siècle : si l'on mettait ensemble, avec quelques extraits de saint Irénée sur la nouvelle Ève, tout ce que contiennent de disséminé dans leurs écrits, les œuvres de saint Ambroise, de saint Épiphane, de saint Augustin, de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Éphrem, de saint Jérôme et de saint Ildefonse, etc., on arriverait à un volume assez considérable. C'est ce qui explique que, sur la mariologie de chacun à peu près de ces auteurs, ont paru des études monographiques, en général estimées du reste. Mais les traités particuliers des Pères sont peu nombreux, et habituellement, en dehors de quelques apocryphes toujours sujets à caution, ils sont d'allure polémique. La liste des sermons et des panégyriques serait notablement plus longue, surtout à partir du

(1) PG, XCI, 9-38, 39-46, 45-56, 183-212. — (2) PG, XCIV, 981-1102. — (3) PG, LXXVI, 1, 1267-1396. — (4) PL, LXIV, 337-1354.

VII[e] siècle, c'est à dire à un moment où leur intérêt et leur valeur diminuent.

Comme lectures, on peut signaler de saint Jérôme le *Liber Adversus Helvidium de perpetua virginitate B. M. Virginis*, auquel on peut associer le premier livre de son *Adversus Iovinianum* (1), et de saint Ambroise le *De institutione virginis et sanctae Mariae virginitate perpetua* (2), qui datent de la même année. Trois siècles plus tard à peu près, saint Ildefonse de Tolède reprendra le même sujet, *De perpetua virginitate Mariae* (3), dans un écrit rempli de foi et de piété. L'œuvre poétique et homilétique de saint Éphrem est très riche pour la mariologie et marque une véritable anticipation, selon l'expression de Newman, sur les énoncés doctrinaux des autres docteurs. Mais le départ entre l'authentique et l'apocryphe, surtout pour les pièces grecques, bien suspectes celles-ci, demanderait encore une étude critique. Ainsi, le *Sermo de laudibus Dei genitricis Mariae*, de la grande édition romaine (4), et les 20 hymnes de l'édition Lamy, *Hymni de beata Maria*, ont peu de chance d'être authentiques; nous nous contentons de renvoyer le lecteur au choix que présentent les deux volumes 37 et 61 de la *Bibliothek der Kirchenväter*. Le choix offert par les *Opuscula selecta* de Hurter contient un bon nombre de pièces médiévales, au milieu d'autres qui émanent des Pères. On pourrait y ajouter le *Cogitis me* de l'abbé Ambroise de Saint-Vincent du Vulturne, qui est un des bons traités de mariologie, très influent au moyen âge malgré son opposition à l'Assomption corporelle, et qui a traversé les siècles sous le patronage de saint Jérôme (5). Les sermons grecs de l'époque byzantine se font habituellement remarquer par une superfétation d'expressions hyperboliques à laquelle s'accommode difficilement le goût moderne. Signalons-en cependant quelques-uns qui valent la peine d'être lus, soit à cause de leur valeur intrinsèque,

(1) PL, XXIII, 183-206 et 211-338; HURTER, t. XII, p. 249. — (2) PL, XVI, 305-334. — (3) PL, XCVI, 53-110. — (4) Édit. ASSEMANI, Rome 1732-1746, t. VI, p. 604-608; *Hymni et Sermones*, édit. LAMY, Malines, 1882-1902, t. II, p. 517-642; nous ne savons pourquoi le P. CAYRÉ (*op. cit.*, t. I, p. 372), les regarde comme authentiques. — (5) PL, XXX, 122-142 (IX[e] lettre parmi les *Spuria* de saint Jérôme).

soit à cause de leur célébrité : deux sermons de Proclus de Constantinople, dont un prêché devant Nestorius, *Laudatio in sanctissimam Dei genitricem* (1), les trois de saint Jean Damascène, sur la « Dormition », mais pas ceux sur l'Annonciation ou la Nativité qui sont apocryphes (2), un de Jean d'Eubée, sur la Conception (3), un autre de saint Germain de Constantinople sur la Présentation (4), parmi les sept qui lui sont attribués sur la Sainte Vierge, et un de saint Sophrone de Jérusalem sur l'Annonciation, assez long, mais peut-être le meilleur qu'il ait donné (5).

Mais, le sermon le plus dogmatique et le plus célèbre aussi que nous ait légué l'antiquité patristique, est celui que prononça saint Cyrille d'Alexandrie durant le concile d'Éphèse, entre le 23 et le 27 juin 431, au moment où sept des évêques de l'opposition venaient de se séparer de Nestorius; le pape Adrien I en faisait encore l'éloge dans une lettre à Charlemagne. C'est la quatrième des *Homiliae diversae Ephesi habitae* (6), et doit être lue en raison même de la circonstance historique et de son importance; quant à l'homélie XI de la même série, l'*Encomium in S. Mariam Deiparam* (7), trop souvent encore considérée comme cyrillienne, elle n'est qu'un remaniement de la précédente, bien plus récent, peut-être du VIIe siècle, qu'on peut laisser de côté.

Grâce

La doctrine de la grâce, avec toute la controverse contre les Pélagiens et les Semi-pélagiens, est représentée dans les écrits de saint Augustin par un énorme dossier, qui prend un volume in-folio entier, le dixième, dans la grande édition des Mauristes. Il faudra donc borner le champ de ses lectures. On pourra s'inspirer dans son choix de considérations dogmatiques, littéraires ou pastorales.

(1) PG, LXV, 679-692, 715 et 721-587; HURTER, t. XII, 12 et 30. — (2) PG, XCVI, 699-762, et HURTER, t. XXXIV, p. 81-156; PG, XCVI, 661 et 643 (apocryphes) et HURTER, t. XXXIV, p. 1-81. — (3) PG, XCVI, 1459-1499, et HURTER, t. XXXIV, p. 157. — (4) P. G. XCVIII, 371-384, et HURTER, t. XXXIV, p. 202. — (5) PG. LXXXVII, III, 3217-3288, et HURTER, t. XXXIV, p. 234-321. — (6) PG, LXXVII, 991-996. — (7) PG, LXXVII, 1029-1040, et HURTER, t. XII, p. 39.

Du point de vue dogmatique, on lira dans l'ordre chronolo
que, en tenant compte toujours des remarques des *Retractatione*
quelques-unes des principales pièces : le premier livre *ad Simpl*
cianum de diversis quaestionibus, antérieur au débat, le *De pecc*
torum meritis et remissione, le *De spiritu et littera*, le *De natura*
gratia, le *Sermo* 294 *de baptismo parvulorum*, le *De gratia Chris*
et de peccato originali et la Lettre à Vital en 427, voilà pour la do
trine antipélagienne (1) proprement dite. Cette liste, déjà fourni
laisse de côté les purs traités de polémique ou les relevés pure
ment historiques; elle laisse de côté aussi toute la controvers
avec Julien d'Eclane, l'*architectus totius fabricae dogmatis pelagian*
qui est très volumineuse et remplie de pages précieuses, mais
part la discussion sur la concupiscence et sur la tradition grecqu
n'apporte plus aucun élément essentiel qui soit nouveau.

Avec la lettre 194 à Sixtus, se prépare le conflit semi-péla
gien (2) : on lira l'*Epistola* 194 *ad Sixtum*, le *De gratia et liber*
arbitrio, le *De correptione et gratia*, le *De praedestinatione sancto*
rum et le *De dono perseverantiae*, avec la lettre à Vital (Lettre 127
celles aux moines d'Hadrumète (Lettres 214 et 215) et celles de
correspondants des Gaules. Le début de ce conflit chez les moine
d'Hadrumète provoque, après la lettre à Sixtus, les deux écrit
suivants qui leur sont destinés et les apaisent; mais bientôt, l
débat reprend en Provence et à la Côte d'Azur, où Cassien e
sans doute Vincent de Lérins comptent parmi les opposants
c'est l'occasion des deux derniers ouvrages, dont les lettre
de Prosper et d'Hilaire avaient sollicité la composition et trac
le programme.

Du point de vue pastoral, un intérêt spécial s'attache à la façor
dont Augustin traite Pélage et les Pélagiens aux divers stades d
la lutte, à un moment où il espère les ramener à la vérité, ou

(1) PL, XL, 101-128, XLIV, 109-200, 201-290, 291-318, XXVIII, 1336-1348, XLIV, 359-410, et XXXIII, 978-989. — (2) PL, XXXII, 874-891, XLIV 891-912, 911-946, 959 et 993. Le *De correptione et gratia* a aussi été publié et annoté par le spécialiste en augustinisme qu'est le P. Boyer, dans les *Textus et Documenta*, Rome, Univ. Grégorienne, t. II, 1933.

dont il traite ceux qui courent le risque d'être contaminés par l'insinuante propagande pélagienne ou semi-pélagienne. Outre les lettres aux moines hadrumétains, déjà citées, la lettre 146, avec son exégèse dans le *De Gestis Pelagii*, sera à lire; on lira aussi les sermons 176, 2, et 174, 7, 293 et 294, ceux-ci prêchés à Carthage sur la demande de l'évêque Aurelius (voir le *De gestis Pelagii*, n. 25), la lettre 157, en réponse à la lettre 156 venue de son correspondant de Syracuse, avec le traité sur les erreurs de Célestius (1). On pourra y ajouter aussi dans la correspondance de 415, les lettres 175, 176, 177, 181, 182, 183 et 186 au moment des condamnations, avec le sermon 131 (surtout n. 6-10) prononcé en 417.

Un autre épisode de la lutte se présente dans le cas de la jeune Démétriade, que sa prise de voile vers 412 met en relation épistolaire (2) avec Pélage, saint Jérôme, saint Augustin, le pape Innocent I et un anonyme qu'on a cru, à tort, être saint Prosper ou saint Léon. Pélage lui écrit une lettre qui vaut la peine d'être lue, car elle donne une vue nette de sa manière et de sa méthode pédagogique. Il est étonnant de constater qu'elle a traversé tout le moyen âge sous le patronage de saint Augustin ou de saint Jérôme. La lettre de saint Augustin à Juliana, mère de la jeune fille (Lettre 188), qui la met en garde contre l'erreur, et la lettre de saint Jérôme très longue (Lettre 130), envoyée pour la prise de voile, avec celle de saint Innocent (Lettre 15) qui, en douze lignes souligne deux fois la gratuité de la grâce, sont des pièces intéressantes, qui font entrer dans la réalité des contingences dont s'encadre cette importante controverse. La lettre de l'anonyme, de belle diction et de doctrine augustinienne (3), est l'antidote du virus pélagien par l'éloge de l'humilité et l'exaltation de la grâce; elle mérite d'être plus connue malgré son anonymat

(1) PL, XXXIII, 596, avec le *De Gestis Pelagii*, n. 50-53, et n. 11, PL, XLIV, 348-350, 335; XXXVIII, 950-951, 944, 1327-1348; XXXIII, 673-693, 758-772; 779 et suiv.; XXXVIII, 729-734. — (2) PL, XXXIII, 1099-1120 et XXX, 15-45; XXXIII, 848-854; XXII, 1107-1124; XX, 518-719; LV, 161-180. — (3) *Epistola ad Demetriadem virginem seu de humilitate*, PL, LV, 161-180, et HURTER, t. III, p. 175. Le *N. R. Th.* ne tardera pas à publier une étude sur cet épisode de la propagande pélagienne.

et les questions que soulève sa composition et ses véritables destinataires.

Enfin, on pourra aussi aborder du point de vue littéraire la lecture de ces documents : cette lecture fera voir que la manière de saint Jérôme, qui trahit toujours un peu le rhéteur, fait contraste avec celle de saint Augustin. *L'épître à Ctésiphon* et les lettres 141, 142, 143, à Augustin sur le pélagianisme, le *Dialogus contra Pelagianos* (1), qui ont du reste le mérite d'avoir tout de suite dépisté l'inspiration stoïcienne du pélagianisme, offriront ample matière à de féconds contrastes. Mais du terrain littéraire, on sera amené forcément à passer au domaine dogmatique et à faire des comparaisons : la vivacité de la foi, chez Jérôme, lui a fait tout de suite prendre les armes contre le pélagianisme et il y déploie toute la supériorité du polémiste, voire du pamphlétaire; le baptême des petits enfants et les qualités de la prière chrétienne sont des sources d'arguments qu'il exploite parfaitement. Chez Augustin, le lecteur sera frappé de la profondeur du sentiment religieux qui pénètre ses écrits et qui arrache à son âme les accents de la prière la plus chrétiennement inspirée, et des paroles indignées contre le mépris des *ingrati* pour le don immérité de la grâce.

On hésite à ajouter quelque chose à ce programme; mais le traité du semi-pélagien Fauste de Riez (2) contre les Pélagiens ne manquera pas d'intérêt littéraire et dogmatique. Car, avec la pleine nécessité de la grâce en général, qu'il appuie fort bien sur le baptême des enfants, et le rejet du prédestianisme, en semi-pélagien irréductible il défend avec non moins de ténacité ce recoin de la volonté humaine qu'il veut maintenir inaccessible ou indépendant de la première grâce. On lui opposera les *Sententiae* et le *Carmen de ingratis* de saint Prosper (3) et le rigide *De veritate praedestinationis et gratiae Dei* de Fulgence de

(1) *Epist.* 133, etc., PL, XXII, 1179-1182; *Dialogus*, PL, XXIII, 495-590. — (2) *De gratia libri duo*, PL, LVIII, 783-838. — (3) PL, LI, 91-148, 427-456 et HURTER, t. XXIV, p. 62; autres œuvres de S. Prosper, dans HURTER, t. XXXV, p. 111 et t. XXXVI, p. 221.

Ruspe (1), les deux plus illustres disciples de la pensée augustinienne, l'un du vivant du saint, l'autre un siècle après sa mort. Un autre continuateur de saint Augustin ne peut manquer d'être ajouté à cette liste : c'est l'anonyme, saint Prosper d'Aquitaine ou saint Léon peut-être, qui a composé le célèbre petit écrit *De vocatione omnium gentium* (2). Esprit clairvoyant et âme apostolique, il a pressenti ce que l'augustinisme rigide rencontrait de résistance et nous a fait œuvre de théologien, de psychologue et de lettré, de lecture toujours attrayante.

Le traité de l'âme qui n'est pas sans lien avec le dogme du péché originel, présente quelques pages intéressantes, comme dans le *De anima* de Tertullien, auquel on peut joindre son *De testimonio animae* (3), dans les hésitations d'Augustin et son échange épistolaire avec saint Jérôme (4), dans le *De statu animae* de Claude Mamert (5), qui défend fort bien son incorporéité. Mais pour ne pas allonger ces pages, il vaudra mieux passer tout de suite à la théologie sacramentaire.

Les Sacrements

Les œuvres plus ou moins synthétiques, décrites précédemment, fourniront déjà quelques chapitres sur les sacrements, comme l'*Oratio catechetica* de Grégoire de Nysse. Si nous laissons de côté les affirmations ou les descriptions occasionnelles disséminées chez les écrivains dès les origines, comme chez saint Justin (I *Apol.* 61-67), saint Irénée (IV, 17, 18; V, 2), Tertullien (*De resurrectione carnis*, 8; *De praescript.*, 36 et 40, etc.), Cyprien (*Epist.* 63, sur l'eau et le vin pour l'eucharistie), nous trouverons quelques traités spécialement consacrés aux sacrements dans les instructions catéchétiques. Les trois sacrements de l'initiation chrétienne en sont l'objet : on pourra lire les cinq catéchèses

(1) PL, LXV, 603-671. — (2) PL, XVII, 1073-1132 ou LI, 647-722. — (3) PL, II, 641-752 et I, 607-618. — (4) *De anima et eius origine*, PL, XLIV, 475-548, *Lettres* 143, n. 5-11, 164, n. 19-20, 180, n. 2 et 5, 166 à S. Jérôme, 190, 205, 19, etc., dans PL, XXXIII, 585 et suiv. — (5) PL, LIII, 697-780.

« mystagogiques » de saint Cyrille de Jérusalem, avec le *De Sacramentis* attribué de nouveau à saint Ambroise et le *De Mysteriis* qui lui appartient sûrement (1). On pourra y ajouter (2) la consultation de saint Innocent I (Lettre 25) en réponse aux questions de Decentius de Gubbio, et quelques chapitres de saint Isidore de Séville dans ses *Etymologiae* (livre VI, 19, n. 30, 39 et 40). A l'époque carolingienne, le *De institutione clericorum* (livre I, chap. 24 et suiv.) de Raban Maur, le « Précepteur de la Germanie », utilisera beaucoup ces exposés patristiques ou mieux les transcrira sans vergogne.

Pour la doctrine des sacrements en général, il n'y a pas d'écrit patristique *ex professo* qui se présente à la lecture. On devra évidemment recourir aux pages de saint Augustin (3) dans son *De doctrina christiana* (II, 1-4, et III, 9, n. 13) pour la définition du sacrement-signe et à sa lettre à Januarius (Lettres 54 et 55, avec *Retract.*, II, 20), tandis que toute la doctrine du sacrement indépendant de la dignité de son ministre se retrouve, avec beaucoup de développements souvent, dans la plupart des écrits antidonatistes, principalement pour le baptême et l'ordre, surtout dans ceux qui discutent les principes plutôt que les origines historiques du conflit, comme les *Libri septem de baptismo* et le *Liber de unico baptismo contra Petilianum* (4). Il ne serait pas malaisé d'en extraire un petit traité didactique sur cette question, mais lui-même ne l'a pas fait. L'*Altercatio Luciferiani et Orthodoxi*, de saint Jérôme (5), soutient les mêmes principes; on peut y joindre la lettre 77, 6.

Par contre, nous trouvons un traité sur nos principaux rites, interprétés en fonction de la conception néoplatonicienne, dans un ouvrage célèbre, qui a traversé tout le moyen âge avec éclat, à partir du moment où il a été envoyé à Louis le Pieux par l'empereur de Byzance Michel II le Bègue (827) et traduit en latin d'abord par Hilduin de l'abbaye de Saint-Denis, puis par

(1) PG, XXXIII, 1059-1128 et PL, XVI, 417-462, 389-410. — (2) PL, XX, 551-561, et LXXXI, 254 et suiv. — (3) PL, XXXIV, 15 et suiv., et XXXIII, 199-223. — (4) PL, XLIII, 107-244, et 595-614. — (5) PL, XXIII, 155-182, et XXII, 639.

Jean Scot et beaucoup d'autres, qui ajoutèrent souvent un commentaire à leur traduction; en Orient aussi Maxime le Confesseur et d'autres l'avaient largement glosé et commenté : c'est le *De hierarchia ecclesiastica* (1), l'une des quatre pièces de l'œuvre du pseudo-Denis l'Aréopagite, qui a eu une influence si profonde sur la philosophie, la théologie et la mystique du moyen âge.

Comme on l'a dit plus haut, le traité général des sacrements n'est entré qu'assez tard dans les cadres didactiques des écoles. On pourra en lire les premières esquisses chez les Summistes du XII^e^ siècle, Anselme de Laon, Abélard, les Victorins, etc. Par contre, on pourra lire sur plusieurs sacrements quelques traités particuliers qui remontent à l'époque patristique. Celui du baptême est le plus richement représenté, avec le *De baptismo* de Tertullien (2), diverses lettres (Lettres 64, 69-75) du dossier épistolaire de saint Cyprien déjà mentionné, l'écrit anonyme *De rebaptismate*(3)avec les autres pièces de la controverse cyprianique, les traités antidonatistes de saint Augustin déjà indiqués, et les passages importants de la controverse antipélagienne qui insistait sur le baptême des enfants, comme le *Sermo de baptismo parvulorum* de saint Augustin (4), puis le *Sermo de baptismo* de Pacien de Barcelone (5), avec l'*In sanctum baptisma* de saint Grégoire de Naziance, l'*Exhortatoria ad sanctum baptisma* de saint Basile et le discours de saint Grégoire de Nysse, *Adversus eos qui differunt baptismum* (6).

Au sacrement de l'Eucharistie sont consacrés nombre de passages dans les écrits des Pères, sous forme d'allusion ou de description des rites sacramentels, d'exhortation parénétique, d'exégèse du texte de l'institution; les commentaires bibliques des évangiles et de l'épître aux Corinthiens seront spécialement riches en ce genre. Mais aucun de ces développements n'a pris

(1) PG, III, 369-584, avec annotations et paraphrase. — (2) PL, I, 1197-1224, et HURTER, t. VII, p. 141; PL, IV, 589, 400 et suiv. Pour le *De baptismo*, nouvelle édition par d'ALÈS, dans les *Textus et Documenta*, Rome, Univ. Grégorienne, t. X, 1933. — (3) PL, III, 1183-1204. — (4) *Sermo* 294, PL, XXXVIII, 1135-1348, et HURTER, XXXVII, 242. — (5) PL, XIII, 1089-1094. — (6) *Orat.* 40, PG, XXXVI, 359-427; *Orat.* 13, PG, XXXI, 424-444;PG, XLVI, 415-432.

la forme d'un traité complet. Disons-le, croyons-nous, fait exception : c'est la synthèse la plus fournie que nous ait léguée l'ère patristique et elle est due à Fauste de Riez (1), qui a déjà été nommé plus haut. On pourra la lire dans les sermons attribués à Eusèbe d'Emèse. Après lui, il faudra attendre la deuxième renaissance carolingienne avec Paschase Radbert, puis les controversistes opposés à Bérenger, surtout Lanfranc, Guitmond d'Aversa, Grégoire de Bergame et Alger de Liége, pour assister au progrès de ce traité jusqu'à l'époque des Summistes du XII[e] siècle. Mais tout cela n'est plus du domaine patristique.

Sur la pénitence, le *Pasteur* d'Hermas (2), qu'un historien anglais jadis qualifiait de « terne et gris », sera toujours interrogé et examiné de près; il en va de même avec les deux écrits de Tertullien, l'un catholique, l'autre montaniste, le *De Paenitentia* et le *De Pudicitia* (3). Quelques pièces de la correspondance de saint Cyprien, lettres 15-20, 24 et 25, 26, 27, 56, 57, avec son *De lapsis* (4), une lettre de Pacien de Barcelone et le *De Paenitentia* de saint Ambroise seront lus aussi avec avantage (5).

A propos de l'ordre et des charges pastorales, le *De Sacerdotio* de saint Jean Chrysostome a toujours joui d'un renom mérité. On pourra le comparer au *De fuga* de saint Grégoire de Naziance (6) : ce qui lui enlèvera peut-être quelque chose de son originalité, mais rien de son mérite ni de son utilité. La lecture de la *Regula Pastoralis* (7) de saint Grégoire le Grand qui développe les conseils pour ceux qui ont charge d'âme, pourra être utilement ajoutée aux deux traités précédents, ainsi que les

(1) Faussement attribué à Eusèbe d'Emèse, cette homélie se retrouve aussi sous le nom de S. Jérôme, dans PL, XXX, 271-276; pour la suite, voir dans le *Dictionnaire de Théologie catholique* au mot *Eucharistie au XII[e] siècle*, t. V, c. 1235-39 et 1250-63. La plupart de ces pièces se trouvent dans HURTER, t. XXIII, p. 58 et suiv., t. XXXVIII, p. 4 et suiv., t. XXXIX, p. 1 et suiv. — (2) PG, II, 891-1011; mieux dans FUNK, *Patres Apostolici*, Tubingue, 1901, t. I, p. 414-639; ou dans HEMMER-LEJAY, t. XVI. — (3) PL, I, 1223-1248, et II, 979-1030, et dans HEMMER-LEJAY, t. III. — (4) PL, IV, 467-520, et 265 et suiv., 287 et suiv., 351 et 358. — (5) PL, XIII, 1081-1090, XVI, 465-524. — (6) PG, XLVII, 623-692, et XXXV, 407-514 (*Oratio apologetica de fuga*). — (7) PL, LXXVII, 13-128.

trois sermons de saint Augustin, à propos des relations avec les égarés qu'étaient les Donatistes, et qui respirent jusque dans leur titre la grandeur d'âme apostolique du saint évêque (1) : *De laude pacis*, *De pace et caritate*, *De lite et concordia* (*Sermo* 357, 358 et 359). Il sera toujours bienfaisant de lire du même point de vue le *De catechizandis rudibus* et le quatrième livre du *De doctrina christiana* (2).

Fins dernières

L'on en arrivera ainsi aux matières qui entrent dans le traité des fins dernières. Encore une fois, il y a peu de chose à mentionner comme œuvre d'ensemble. Plus haut, on a déjà parlé du cinquième livre de saint Irénée et du *De principiis* d'Origène. Le dogme de la résurrection semble avoir attiré très vivement l'attention et l'intérêt des premiers convertis au christianisme. On se rappelle l'accueil fait par l'Aréopage à l'affirmation de saint Paul (*Act.*, XVII, 32). Un siècle plus tard, nous trouvons un *De resurrectione* attribué à saint Justin, dont on ne possède plus qu'un fragment ; mais le traité d'Athénagore, *De resurrectione mortuorum*, existe encore et doit être lu (3), car c'est le meilleur que nous ait donné la période primitive; de même, celui de Tertullien, *De resurrectione carnis* (4), qui défend l'identité des corps ressuscités; ce que fait aussi Méthode d'Olympe contre Origène, mais son *Aglaophon sive de resurrectione* n'existe plus que fragmentairement dans l'original. Par contre, nous avons encore le dialogue de Grégoire de Nysse, parallèle au *Phédon* de Platon, *De anima et resurrectione* (5), dialogue entre Grégoire et sa sœur Macrine, endeuillés par la mort de leur frère saint Basile : « petit livre d'or », disait son premier éditeur parisien, et l'éloge est mérité, malgré quelques traces des idées d'Origène, que saint Germain de Constantinople préférait attribuer à des falsifications origénistes, ce qui est bien invraisemblable.

(1) PL, XXXIX, 1582-1598. — (2) PL, XL, 309-348 et XXXIV, 89-122, et HURTER, t. VIII, p. 93. — (3) PG, VI, 973-1024. — (4) PL, II, 791-886. — (5) PG, XLVI, 11-160.

Nous ne nous arrêtons pas ici aux explications des articles de la fin du symbole des apôtres, pas plus qu'aux commentaires des passages bibliques sur les fins dernières : les uns et les autres offriraient ample moisson cependant. Mais un ou deux apocryphes méritent attention, car leur influence directe ou indirecte a profondément impressionné nos pères. L'un d'eux, le livre VIII des *Oracula Sibyllina*, remaniement chrétien du IIIe siècle environ de pièces juives ou autres peut-être, dont notre *Dies irae* a perpétué le souvenir, donne une longue description du jugement dernier et de la fin du monde, qui commence précisément avec le fameux acrostiche (1) Ἰχθύς (Ἰησοῦς χριστὸς Θεοῦ υἱὸς σωτὴρ σταυρός). L'autre est l'*Évangile de Nicodème* (2), probablement d'un siècle au moins postérieur, dont la troisième partie, sous le titre de *Descensus Christi ad inferos*, influencée semble-t-il par une source gnostique, retrace la situation des âmes dans les limbes et l'apparition victorieuse du Christ, dans des scènes qui ne manquent pas de majesté et dont Milton a su tirer parti. Il faudrait en dire autant de l'*Apocalypse de Paul* ou de la *Visio S. Pauli* (3), qui a de l'élan poétique et dont la *Divine Comédie* du Dante (*Inf.* II, 28) s'est manifestement servie.

Nous revenons à des pages plus spécifiquement chrétiennes dans l'écrit de saint Augustin (4), *De cura gerenda pro mortuis*, auquel on pourra joindre le *De fide et symbolo* et les trois derniers livres, le XXe, le XXIe et le XXIIe, du *De civitate Dei;* ils traitent du jugement dernier, de l'enfer et du ciel, aboutissement respectif de la *civitas terrena* et de la *civitas Dei* (5). Quelques sermons (6) présentent aussi matière utile : les sermons 240, 241 et 242, *De resurrectione corporum*, avec le sermon 127, n. 8 et 13-15 et 277, n. 2-18, mais surtout les sermons 361 et 362, *De*

(1) *Oracula Sibyllina*, livre VIII, 216 et suiv., édit. ALEXANDRE, Paris, 1841, p. 276 et suiv.; édit. GEFFCKEN, dans les *Schriftsteller* de Berlin, 1902, p. 153 et suiv. — (2) *Evangelia apocrypha*, édit. TISCHENDORF, Leipzig, 1876, p. 286 et suiv. — (3) *Apocalypses apocryphae*, édit. TISCHENDORF, Leipzig, 1866, p. 34 et suiv.; M. RH. JAMES (traduction latine), *Apocrypha Anecdota*, dans *Texts and Studies*, t. II, III, Cambridge, 1893, p. 11-42. — (4) PL, XL, 591-610, 181-196. — (5) PL, XL, 657-804. — (6) PL, XXXVIII, 1130-1143, 705-713, 1257-1268, et XXXIX, 1599-1634.

resurrectione mortuorum tractatus duo, titre qu'ils portent dans l'*Indiculus* de Possidius de Calama. L'œuvre de Julien de Tolède, (690) aux confins de l'ère patristique, le *Prognosticon futuri saeculi*, fortement inspiré sinon transcrit de saint Grégoire, devait longtemps survivre chez les Summistes du XII^e^ siècle (1).

GROUPEMENTS PAR GENRES LITTÉRAIRES

Cette esquisse d'un programme de lectures patristiques, plus longue qu'on l'avait prévue et voulue, envisage le groupement des écrits par matières ou par doctrines. Resterait encore, pour satisfaire au triple but primitivement annoncé, à grouper, dans un but d'étude déterminé, les auteurs ou les écrits d'un même genre littéraire ou d'une même discipline générale, comme les orateurs, les historiens, les poètes, les polémistes, les écrits de pastorale, les dossiers épistolaires, les traités d'ascétisme, etc. Mais les pages précédentes peuvent déjà donner une idée de ce qu'il y aurait pratiquement à faire en ce genre elles ont indiqué la manière de s'y prendre, par exemple pour les Apologètes et pour les commentateurs du symbole des Apôtres.

Deux ou trois indications complémentaires pourront donc suffire. Celui qui voudra apprécier la manière de quelques orateurs, sans se perdre dans cette abondance, pourra grouper ses lectures, avec grande économie de temps, d'après les cycles liturgiques. La comparaison entre les sermons ou les homélies de saint Augustin, de saint Léon, de saint Grégoire le Grand, de saint Pierre Chrysologue, ou de saint Maxime de Turin, chez les occidentaux, de saint Jean Chrysostome, de saint Grégoire de Naziance, d'Amphiloque d'Iconium, de saint Basile, ou des orateurs des siècles suivants, chez les Grecs, se fera aisément et sera suggestive autant que bienfaisante, si on lit en groupe les sermons sur l'Épiphanie ou éventuellement la Nativité, sur la Passion ou le Carême, sur la fête de Pâques, sur l'Ascension ou la Pentecôte, etc.

(1) PL, XCVI, 453-524.

Les vies des Pères de l'Église écrites par des contemporains, comme celles de saint Cyprien par Pontius, de saint Ambroise par Paulin, de saint Chrysostome par Palladius, de saint Augustin par Possidius de Calama méritent assurément lecture.

Celui que n'effraierait pas le vaste dossier épistolaire d'un saint Jérôme, dont Cassiodore enviait les correspondants, d'un saint Basile, d'un saint Augustin et d'autres, aurait la satisfaction de suivre le développement de l'art épistolaire antique dont saint Grégoire a esquissé quelques traits (1), mais il aurait surtout la jouissance de pénétrer jusque dans l'âme de ces écrivains : contact bienfaisant et élevant. S'il a le courage d'entamer cette lecture avec un peu d'entrain, chacun de ces épistoliers (2), vif et lettré comme saint Jérôme, ou sensible et personnel comme saint Grégoire de Naziance, ferme et élevé, mais impressionnable et sympathique comme saint Basile, ou grandiose et humain comme saint Augustin, ne manquera pas de se révéler à son esprit et à son cœur. Mais, une fois entré en contact intime avec ces âmes qui ont façonné les siècles chrétiens antiques, le lecteur se sentira retenu dans leur intimité, au point qu'il ne voudra fermer le volume qu'avec la dernière lettre du recueil.

Resterait aussi à grouper dans un choix spécial les nombreux écrits d'ascétique. Ceux d'un même titre surtout, comme le *De patientia* d'un Tertulien, d'un Cyprien, d'un Augustin permettraient de saisir les caractéristiques des divers auteurs qui en ont traité. Mais l'abondance et la variété des écrits, comme l'utilité persistante de quelques-uns d'entre eux, s'accommoderait davantage d'un programme à part, qui peut-être suivra un jour, mais que nous ne pouvons aborder aujourd'hui.

J. DE GHELLINCK, S. I.

(1) Lettre 51, voir aussi les lettres 52-53, PG, XXXVII, 105 et suiv. — (2) PL, XXII et CSEL, LIV, LV, LVI (édit. de HILBERG, la seule qui indique les nombreuses réminiscences classiques pour les lettres de S. Jérôme); PL XXXIII et CSEL, XXXIV, XLIV et LVII (S. Augustin); PG, XXXII, 219-1112 (S. Basile); PG, XXXVII, 21-388 (S. Grégoire de Naziance).